

À Madagascar, la situation n'est pas du tout conforme aux rêves de Modave

Desroches au ministre, le 12 août 1769

Un document des Archives Nationales. A.N. Col C/4/24, f°187

Autre copie à la bibliothèque municipale de Quimper (Ursulines). Ms 12C I (vol.7/15)
=====

Au Port Louis l'Isle de France le 12 août 1769

Monseigneur,

J'étais, ainsi que toute la colonie, dans de grandes inquiétudes sur le compte de M. de Modave et de l'établissement du Fort Dauphin : depuis plusieurs mois on n'en recevait aucune nouvelle, il courrait même de fort mauvais bruits auxquels je ne m'arrêtais point, mais qui redoublaient le désir que j'avais de voir arriver la flûte *la Garonne*.

Enfin elle est arrivée et a rapporté M. de Modave en très bonne santé¹. Il a laissé sa belle-mère, sa femme et ses enfants de même, mais malheureusement les 140 hommes qui composent jusqu'ici cet établissement, sont la plupart languissants, et tous désespèrent d'y être.

M. de Modave a amené avec lui quelques Noirs libres de Madagascar pour échantillon d'une troupe plus forte qu'il voudrait lever et amener ici par la suite, mais malheureusement, (supposé même que cette formation put être avantageuse) ce serait à trop grand frais pour que nous puissions y songer.

Je suis désolé, Monseigneur, de vous annoncer que la flûte *la Garonne* ne nous a point apporté un seul esclave, ni un seul bœuf. Quant aux Noirs ce n'est pas du Fort Dauphin que l'on doit se flatter d'en avoir, mais ce poste a toujours été d'une ressource assurée pour nos besoins, et avait jusqu'ici fourni autant de bœufs que l'on en pouvait désirer.

Aujourd'hui les nations qui environnent le Fort Dauphin, naturellement affectionnées aux Français, et qui voient toujours aborder nos vaisseaux avec des démonstrations de joie les plus vives, ont conçu une jalousie qui paraît insurmontable en nous voyant former un établissement à terre. Ils s'en sont éloignés de 4 lieues, et ne veulent plus nous envoyer aucune denrée, pas même les plus nécessaires à la vie.

Cela est au point que M. de Modave et toute sa troupe manquaient de tout, et étaient au moment de mourir de faim, lorsque *la Garonne* leur a apporté des vivres.

La vue d'un vaisseau les attire toujours, et leur donne plus de confiance ; aussi pendant que M. de Cillard, commandant cette flûte, a été au Fort Dauphin, les Noirs des environs ont apporté quelques secours, mais en petite quantité, et n'ont pas voulu traiter un seul bœuf. Je suis persuadé qu'actuellement Madame de Modave, toute sa famille, et le détachement entier sont réduits aux approvisionnements que leur a laissés *la Garonne*.

Les Noirs de ce quartier disent que les Blancs sont bons dans leurs vaisseaux et ne valent rien à terre.

Pendant le séjour de cette flûte au Fort Dauphin, M. le Ch. de Kersaint a été envoyé en détachement dans les terres. Les Noirs l'ont laissé manquer de tout, et il était obligé d'être toutes les nuits sur ses gardes pour éviter d'être égorgé. Lui et M. de Cillard pourront vous rendre compte dans le plus grand détail, de ce qui concerne cet établissement. Je crois même qu'il est indispensable que

¹ C'est le 6 août que la Garonne est arrivée au Port Louis (Base docu=> 3 septembre 1769 - Desroches au ministre. Mouvements des vaisseaux

vous fassiez venir pour cet effet M. de Cillard auprès de vous. Je le fais repasser en France sur *le Sphinx*. C'est un très bon officier qui mérite toutes vos bontés et qui s'est bien conduit ici.

Quant à moi, Monseigneur, je suis dans la plus grande perplexité sur cette affaire qui est d'une importance majeure. Je sais combien elle vous intéresse, et je vois avec la plus grande douleur évanouir les espérances que des détails spécieux vous avaient fait concevoir.

M. de Modave ne vous trompait pas, car il était lui-même de la meilleure foi du monde dans l'erreur qu'il vous présentait. C'est un homme de beaucoup d'esprit, doué de la plus belle âme, et rempli des meilleures intentions ; mais il a trop présumé de son génie, du caractère doux mais soupçonneux à l'excès, des nations madécasses, et enfin du tempérament de nos malheureux Français qui ne parcourent ce climat-là, qu'au dépens de leurs vies, ou d'une santé affaiblie pour bien des années et souvent pour toujours.

Je ne sais pas encore tout, parce que M. de Modave n'est point encore revenu de ses espérances, et qu'en se faisant illusion à lui-même, il m'en laisse toujours quelque une dans l'esprit. Je ne sais pas encore quel parti je prendrai, mais je vous supplie d'être bien persuadé qu'il sera conforme au plus grand bien que je pourrai voir, et aux vœux de la colonie dont vous avez eu la bonté de me confier le gouvernement. Si le parti que je prendrai est fort, il sera nécessaire, car je tâcherai d'employer les moyens doux par préférence. Quoiqu'il en soit, connaissant les sentiments de M. de Modave, j'ose vous assurer que ce sera de concert avec lui que je déciderai cette affaire. Je lui suis très attaché personnellement, mais encore plus à mon devoir.

Il mérite, Monseigneur, toutes vos bontés, et je prends la liberté de vous les demander pour lui. Sa situation est aussi cruelle que celle de son établissement. Je vous supplie de m'autoriser à le favoriser par des moyens plus grands que ceux dont l'administration d'une colonie peut disposer de son chef. Il en a besoin, et c'est autant par esprit d'équité que par amitié pour lui que je vous demande cette grâce.

Je suis avec un très profond respect,

Monseigneur,

Votre très humble et très obéissant serviteur

Le Ch. Desroches

* * *